

# **Le passeport intérieur ou le complexe de supériorité de l'expat**

---

# Le passeport intérieur ou le complexe de supériorité de l'expat



Réflexion sur l'aveuglement de celui qui s'expose sans se rendre compte de sa mentalité et la condition du gringo perpétuellement spolié, cet expat qui ne se voit pas, ce gringo qui ne comprend pas pourquoi on le punit d'être ce qu'il refuse de voir.

Il y a une figure que chaque pays en développement connaît, et nomme à sa façon : l'étranger venu d'ailleurs, qu'on appelle ici le gringo, et qui porte sur lui, où qu'il aille, une sorte de marque invisible. Ce n'est pas seulement sa maison, achetée ou louée dans les beaux quartiers (ou une des meilleures locations du village ou de la ville) ni sa voiture neuve ou simplement récente, qui le désignent — c'est son origine même, qui fait de lui, dans l'esprit de beaucoup, un portefeuille permanent, une rente qu'il est presque légitime de prélever.

Car il y a une justice populaire, informelle et muette, qui se dit : celui-là a tant, et nous si peu ; qu'il paie, d'une façon ou d'une autre, ce que le monde ne lui a jamais demandé de mériter. Le gringo n'est donc pas seulement victime de son imprudence — il est victime d'un rôle qu'on lui a assigné avant même qu'il n'ouvre sa porte. On juge si souvent les gens sur ce qu'ils montrent avant de les juger sur ce qu'ils font ; ici, c'est l'apparence seule, celle de la richesse supposée, qui suffit à fonder la sentence.

Mais il y a, derrière cette apparence, quelque chose de plus profond encore, et qu'il faut nommer sans détour : beaucoup de ceux qui s'installent ainsi préfèrent se dire "expatriés" plutôt qu'"immigrés", comme si le mot seul suffisait à les placer au-dessus de ceux qu'ils côtoient désormais. Ce n'est pas un hasard de vocabulaire. C'est un petit aveu, glissé sans qu'on s'en rende vraiment compte, d'une conviction plus large : celle qu'on reste, où que l'on aille, d'une essence un peu supérieure à celle du pays qui nous reçoit. On garde ses habitudes, son regard, ses certitudes, comme on garderait un passeport dans une poche intérieure — toujours prêt à rappeler, au moindre désagrément, qu'on n'est pas vraiment d'ici, qu'on n'a pas vraiment à s'adapter, et que c'est plutôt au pays de mériter notre présence.

Cet ego-là ne se voit jamais lui-même. Il se croit ouvert, voyageur, curieux — et il l'est peut-être, en surface. Mais au fond, il n'a rien remis en question : ni ses réflexes, ni ce sentiment tenace d'avoir raison, ni l'idée que sa façon de vivre, de construire, de se tenir, est tout simplement la meilleure, et que les autres feraient bien de s'en inspirer. On peut vivre vingt ans dans un pays sans jamais vraiment y être entré, si on n'a jamais accepté d'y être, même un peu, transformé.

Le paradoxe, alors, ne s'arrête pas à la spoliation. Car si le gringo est condamné par avance, il n'est pas pour autant innocent dans l'usage qu'il fait de cette condamnation : quand il s'étonne d'être volé, quand il maudit la terre qui l'a reçu, il oublie qu'il a, lui aussi, sa part dans cette mécanique — non par ce qu'il a fait de mal, mais parce qu'il a refusé de comprendre. Il ne voit pas qu'il n'est plus seulement une personne dans ce pays, mais un symbole ambulante, et que les symboles, contrairement aux personnes, n'inspirent jamais la pitié — seulement le calcul.

Il y a donc deux aveuglements qui se répondent, et ni l'un ni l'autre n'a toute la raison. L'habitant ne voit parfois que le symbole, et oublie l'homme. L'étranger ne voit pas toujours le symbole qu'il est devenu, ni l'ego qui l'y a conduit. Chacun a sa part à faire, sa propre bienveillance à cultiver — l'un pour accueillir sans juger d'avance, l'autre pour s'intégrer sans se croire au-dessus. Ce n'est qu'en se regardant ainsi, comme deux êtres et non comme deux fonctions, que le malentendu peut enfin s'apaiser.

Pour bien me faire comprendre, je vais vous donner un exemple. Prenons celui qui achète, pour quelques milliers d'euros, plusieurs lots de terrain dans ces lotissements de gens modestes (à 300 ou 450 mètres carrés le lot) où vivent les gens simples du pays. Il y construit une maison deux fois plus grande que toutes les autres, fait venir une voiture neuve que personne, alentour, n'a jamais possédée, mais rêve d'avoir. Deux ans passent, et il ne parle presque pas la langue du pays ; il ne dit presque jamais bonjour à ses voisins ; il ne connaît personne, n'a tissé aucun lien, aucune part d'intégration, restant entre gringos, vivant à l'européenne au milieu d'un monde qu'il n'a jamais vraiment rejoint. Et puis vient le jour où, parti en vacances, il rentre pour constater que des objets ont disparu (au grand malheur indigne, il s'est fait voler), on a profité de son absence, et personne, autour de lui, n'a rien vu ni rien dit — et il se pose en pauvre victime d'un pays ingrat.

Il n'a peut-être pas compris ceci : s'il s'était installé avec douceur, s'il avait choisi un terrain à sa juste mesure plutôt qu'à la mesure de son orgueil, bâti une maison qui ne dépasse pas celles de ses voisins, appris quelques mots de leur langue, salué chaque matin ceux qui vivaient près de lui — alors il se serait peu à peu incorporé à ce monde, au lieu d'en rester le spectateur étranger et superbe. Et ce petit désagrément, peut-être, ne lui serait jamais arrivé. Car on ne protège pas une maison par des murs plus hauts, mais par des voisins qui, vous connaissant, vous tiennent pour l'un des leurs.

## The Inner Passport or The Expat's Superiority Complex

Reflection on the blindness of one who exposes himself without realising his own mindset, and on the condition of the perpetually plundered gringo – that expat who cannot see himself, that gringo who cannot understand why he is punished for being what he refuses to see.

There is a figure that every developing country knows, and names in its own way: the foreigner from elsewhere, called here the gringo, who carries upon himself, wherever he goes, a kind of invisible mark. It is not only his house, bought or rented in the finest neighbourhoods (or one of the best rentals in the village or town), nor his new or merely recent car, that singles him out – it is his very origin, which makes of him, in the minds of many, a permanent wallet, a rent that it is almost legitimate to levy.

For there is a popular justice, informal and silent, which says to itself: that one has so much, and we so little; let him pay, in one way or another, for what the world has never asked him to deserve. The gringo is therefore not merely a victim of his own carelessness – he is a victim of a role assigned to him even before he opens his door. People are so often judged on what they show before being judged on what they do; here, it is appearance alone, that of supposed wealth, which suffices to ground the sentence.

But behind this appearance, there is something deeper still, and it must be named without evasion: many of those who settle in this way prefer to call themselves "expats" rather than "immigrants", as if the word alone were enough to place them above those they now rub shoulders with. This is no accident of vocabulary. It is a small admission, slipped in without one really noticing, of a broader conviction: that one remains, wherever one goes, of an essence slightly superior to that of the country that receives us. One keeps one's habits, one's gaze, one's certainties, as one would keep a passport in an inner pocket – always ready to remind, at the slightest inconvenience, that one is not really from here, that one does not really have to adapt, and that it is rather for the country to deserve our presence.

That ego never sees itself. It believes itself open, travelled, curious – and perhaps it is, on the surface. But deep down, it has questioned nothing: neither its reflexes, nor that persistent feeling of being right, nor the idea that its

way of living, building, conducting itself, is simply the best, and that others would do well to take inspiration from it. One can live twenty years in a country without ever truly having entered it, if one has never accepted being, even slightly, transformed by it.

The paradox, then, does not stop at plunder. For if the gringo is condemned in advance, he is not for all that innocent in the use he makes of this condemnation: when he is astonished at being robbed, when he curses the land that received him, he forgets that he too has his part in this mechanism – not through anything he has done wrong, but through what he has refused to understand. He does not see that he is no longer merely a person in this country, but a walking symbol, and that symbols, unlike persons, never inspire pity – only calculation.

There are therefore two blindnesses that answer each other, and neither has all the reason on its side. The local sometimes sees only the symbol, and forgets the man. The foreigner does not always see the symbol he has become, nor the ego that led him there. Each has his own part to play, his own goodwill to cultivate – the one to welcome without judging in advance, the other to integrate without believing himself above. It is only by looking at each other thus, as two beings and not as two functions, that the misunderstanding can finally be eased.

To make myself properly understood, let me give you an example. Take the man who buys, for a few thousand euros, several plots of land in those housing developments of modest people (plots of 300 or 450 square metres) where the simple folk of the country live. He builds there a house twice as large as all the others, brings in a new car that no one around has ever owned, but dreams of having. Two years pass, and he hardly speaks the language of the country; he almost never says hello to his neighbours; he knows no one, has woven no ties, no share of integration, staying among gringos, living the European way in the midst of a world he has never truly joined. And then comes the day when, having gone on holiday, he returns to find that objects have disappeared (to his great indignant misfortune, he has been robbed), advantage has been taken of his absence, and no one around him has seen or said anything – and he presents himself as the poor victim of an ungrateful country.

Perhaps he has not understood this: if he had settled in gently, if he had chosen a plot of the right measure rather than one to match his pride, built a house that did not surpass those of his neighbours, learned a few words of their language, greeted each morning those who lived near him – then he would have gradually become part of that world, instead of remaining its foreign and haughty spectator. And that small inconvenience, perhaps, would never have happened to him. For one does not protect a house with higher walls, but with neighbours who, knowing you, hold you as one of their own.

Révision #1

Créé 2026-06-28 21:51:24 UTC par Le Chef Cédric

Mis à jour 2026-06-28 21:52:46 UTC par Le Chef Cédric